Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 8 (1920)

Heft: 91

Artikel: Une vie et un exemple : Susan-B. Anthony : (1820-1906) : (suite)

Autor: E.Gd. / Anthony, Susan-B.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-255816

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

heim, motions au sujet desquelles vous serez appelés, dans un avenir prochain, à délibérer.

Veuillez agréer, Monsieur le Président et Messieurs les Membres de la Haute Assemblée fédérale, l'expression de notre respectueuse considération.

Pour l'Alliance de Sociétés féminines suisses :
La Présidente : P. Chaponnière-Chaix.
La Secrétaire : A. du Pasquier.

* * *

D'autre part, le Comité genevois pour l'entrée de la Suisse dans la Ligue des Nations — Comité qui a fait appel à la collaboration des Sociétés féminines — nous adresse un appel dont nous reproduisons le passage suivant :

« Les peuples ont trop souffert et souffriront trop encore de l'horrible guerre et de ses suites, pour ne pas appeler de leurs vœux un ordre international nouveau qui les préserve du retour de calamités semblables, si ce n'est pires encore. Celui que les Puissances alliées leur offrent, qui aurait été traité de chimère, il y a six ans, n'est sans doute pas parfait. Mais il constitue en lui-même un progrès réalisable et considérable, et il ouvre la porte aux réformes définitives et aux grands espoirs.

« Comment la Suisse, qui a éprouvé à l'intérieur de ses frontières les bienfaits de la société de nations qu'elle est elle-même, pourrait-elle rester à l'écart? Comment pourrait-elle refuser sa pierre au noble édifice dont les fondements sont déjà jetés? Que serait sa situation morale et matérielle si elle s'y refusait, ou même simplement si elle n'acceptait pas avec enthousiasme le rôle qu'elle est appelée à jouer?

« Et, demanderons-nous encore, comment Genève pourrait-elle hésiter un seul instant à témoigner de ses sentiments par un vote affirmatif compact? Elle a été un des berceaux et un des phares de la liberté moderne et de la concorde internationale, à tel point que son nom s'est associé tout naturellement, dans l'esprit des fondateurs de la Société des Nations, à celui de cette société elle-même. Chaque Genevois doit se pénétrer, en présence de la votation fédérale prochaine, du sentiment de sa responsabilité spéciale à l'égard du passé et à l'égard de l'avenir. »

UNE VIE ET UN EXEMPLE [1]

Susan-B. ANTHONY (1820-1906)

(Suite.)

Car la question d'argent a compté, elle aussi, dans la vie de Susan Anthony. Non pas à la fin de sa carrière, où elle vécut, dans les intervalles de ses innombrables voyages, d'une vie aisée et facile, dans la confortable et charmante maison que possédait sa sœur Mary à Rochester; mais au début, en pleine lutte, le fait d'être sans aucune fortune personnelle a terriblement compliqué ses campagnes. Que de fois, avant de partir pour une tournée lointaine de conférences de propagande, allait-elle toute seule et courageusement à la recherche d'annonces, à faire imprimer au revers des tracts qu'elle distribuerait, pour payer ainsi leur impression! Aucune démarche de ce genre ne l'effrayait puisque c'était pour la Cause. Et tout l'argent qu'elle possédait, tous les cadeaux qu'elle recevait, tous les honoraires que lui rapportaient ses conférences... encore et toujours pour la Cause. Tout ce qu'elle demandait, durant ces campagnes que nous avons esquissées, c'était de couvrir ses frais, d'être pendant ces quelques mois simplement assurée du vivre et du couvert; mais combien de fois ne devait-elle pas débourser de sa propre poche, et payer non seulement de ses forces et de sa santé, mais encore de son argent, l'œuvre entreprise! Le plus souvent, elle revenait de ces tournées avec des dettes derrière elle : elle empruntait alors à son père ou à ses sœurs de quoi les payer, puis les remboursait eux-mêmes au fur et à mesure que ses rares gains le lui permettaient. Car les suffragistes américaines n'en étaient pas encore à la période des chèques inattendus de plusieurs milliers de dollars, des fonds créés, non seulement pour de larges dépenses de publicité, de conférences, etc., mais encore pour permettre aux travailleuses de la Cause de vivre sans souci matériel plusieurs années durant, période qu'a dépeinte Rev. Anna Shaw, dans ses *Mémoires* :

Un jour, à déjeuner, raconte-t-elle, Miss Thomas, directrice du grand Collège féminin de Bryn Mawr, me dit à brûle-pourpoint : « A propos, comment vous procurez-vous l'argent nécessaire pour mener à bien votre travail? — Quand je lui répondis que notre travail dépendait entièrement des contributions volontaires et des services de ceux qui voulaient bien les offrir gratuitement, Miss Thomas fut extrêmement surprise. Elle et Miss Garrett me posèrent un grand nombre de questions, et le résultat d'une longue discussion qu'elles eurent avec Miss Anthony fut qu'elles allaient créer un fonds de 60.000 dollars (300.000 fr.) à payer par cinq annuités de 12.000 dollars (60.000 fr.), dont une bonne partie serait affectée au traitement de nos travailleuses actives. Deux ans plus tard, ce fonds était entièrement souscrit, et trois ans après (1911), je recevais une lettre d'une femme que j'avais vue peut-être deux fois dans ma vie, qui me déclarait mettre à ma disposition une somme royale à utiliser comme je le voudrais pour l'avancement de la cause de l'émancipation féminine...

Seulement, en 1911 comme en 1908, Susan Anthony n'était plus là pour se réjouir de ce concours puissant apporté à son travail; et si elle apprit, peu avant de mourir, le projet de Miss Thomas, sa carrière toute entière s'est bien plutôt déroulée en pleines difficultés matérielles. Difficultés plus dures à supporter pour la Cause que pour elle, et qu'elle ressentit surtout vivement à l'époque de son journal *la Révolution*.

Elle avait été vivement encouragée à la fondation de ce journal par George-Francis Train, un partisan généreux, enthousiaste, mais un brin excentrique, des droits de la femme d'abord, de ceux de l'Irlande ensuite, et qui, au cours d'un voyage en Europe, fut arrêté et passa une année en prison pour complicité dans un mouvement révolutionnaire des Fenians. Et d'ailleurs, sa participation financière tant qu'il put la maintenir, et sa collaboration à la direction du journal firent à celui-ci plus de tort que de bien. Non pas qu'il n'y eût rien à reprocher à George Train, mais il était un Républicain, et à ce moment (c'était en 1868, en pleine « heure du nègre ») où son parti abandonnait la cause des femmes, on ne voyait pas sans méfiance son nom figurer sur la couverture du journal. Et puis, on reprochait à *la Révolution* de ne pas être un organe uniquement féministe, mais de publier une partie financière, selon la convention qu'elle avait avec ses bailleurs de fonds, Train et David Melliss; et enfin, s'il faut tout dire, il y avait une certaine jalousie à son égard de la part de tout un groupement féministe, qui avait longtemps rêvé avoir son journal, et qui était désappointé que ce rêve se réalisât autrement qu'il l'eût désiré. C'est pourquoi la responsabilité en fut très lourde à supporter pour Susan et Mrs. Stanton qui en étaient les rédactrices en chef. Responsabilité morale d'abord, tant que Train put aider à fournir des fonds; responsabilité financière ensuite quand, à partir du 1er mai 1869, il se retira complètement pour ne pas entraver le développement du journal. Mais, hélas! tous ceux qui avaient pris prétexte de sa présence pour ne pas soutenir *la Révolution*, n'accoururent pas en foule pressée d'abonnés, quand elle fut devenue un journal purement destiné à défendre les droits de la femme d'abord, ceux de l'humanité ensuite! et un an après, la nécessité de suspendre sa publication s'imposait impérieuse. Car bien que les services de Mrs. Stanton fussent complètement gratuits, et ceux de Susan

[1] Voir le *Mouvement Féministe* des 10 et 25 janvier et 10 et 25 février.

et de Pillsbury Parker, le principal collaborateur, rémunérés au plus strict de leurs propres besoins matériels, *la Révolution* coûtait cher ; ses 2 ou 3.000 abonnés ne suffisaient pas à la faire vivre sans publicité, et « les gens d'affaires ne gaspillent jamais leur argent en publicité dans un journal d'idées » dit mélancoliquement la biographie de Miss Anthony [1]. Bien qu'épuisée de corps et d'esprit par la longue lutte menée pour soutenir son journal contre ennemis implacables et partisans sans courage, Susan ne voulut pourtant pas s'avouer vaincue : elle écrivit à droite, à gauche, à des membres de sa famille, à des amis pour obtenir des fonds, et mener le combat jusqu'au bout. Mais au début de 1870, la fondation à Chicago d'une compagnie par actions pour exploiter le *Woman's Journal*, avec à sa tête Lucy Stone et son mari, Henry Blackwell, et la fusion de ce nouveau journal avec l'ancien *Agitator*, publié à Chicago par Mrs. Livermore, vint donner le dernier coup à *la Révolution*, en groupant tous ceux des partisans des droits de la femme que l'attitude audacieuse, radicale, trop absolue du journal de Susan avait parfois effrayés. Elle se résigna, et pour la somme d'un dollar, vendit ce journal pour lequel « elle avait travaillé comme toute une plantation d'esclaves » selon son expression, pour lequel elle s'était endettée de plus de 10.000 dollars, à un éditeur pour en faire un journal littéraire et mondain qui vécut encore dix-huit mois. Ce que fut cette déception pour elle, ceux-là seulement peuvent le comprendre qui ont mis tout leur cœur, tout leur espoir, le meilleur d'eux-mêmes dans la fondation et la direction d'un journal... Mais elle ne s'arrêta pas à pleurer sur elle-même, et bravement commença toute une série de conférences payantes dans quelques Etats de l'Ouest pour gagner de quoi amortir les dettes de *la Révolution*.

Il est à relever que, de toute sa longue carrière, Miss Anthony ne reprit plus la direction d'un journal, bien que fréquemment nous assistions dans l'histoire de notre mouvement au cumul des fonctions d'organisatrice-conférencière et de rédactrice par la même militante. Ce n'est évidemment pas l'échec de la *Révolution* qui l'avait découragée, mais d'autre part, elle ne se croyait pas faite pour manier la plume à laquelle elle préférait de beaucoup la parole. C'était, pensons-nous mésestimer ses capacités : sa correspondance, si vaste et si étendue, est là pour prouver au contraire ses qualités d'humour, de spontanéité, de chaleur et de vie, jointes à celles que nous lui connaissons déjà de clarté, de justesse d'expression et de rigoureuse logique. Mais le travail littéraire ne l'attirait pas.

« Cela a toujours empoisonné ma vie, écrit-elle, que mon incapacité à fixer sur le papier les éclairs de pensées qui traversent mon cerveau, Et la faculté de modeler, de polir des phrases harmonieuses et bien faites me manque absolument...» Et ailleurs : « J'aime mieux faire l'histoire que l'écrire...»

C'est d'autant plus méritoire de sa part d'avoir, non seulement entrepris, mais encore mené à bien, dans ces conditions de répulsion pour tout travail de cabinet, l'œuvre colossale qu'est l'*Histoire du Suffrage féminin*. Elle s'y attela avec la plus admirable des persévérances, attelant en même temps à cette tâche Mrs. Stanton,[2] des dons littéraires de qui elle avait absolument besoin pour la rédaction, et se plongeant résolument elle-même dans la besogne aride du dépouillement et du classement. Elle avait toujours conservé tous les documents concernant le suffrage féminin qu'elle avait pu recueillir, vieilles lettres, coupures de journaux, rapports de sociétés, et si l'amas en était peut être un peu moins considérable que celui que dépeint Mrs. I. Husted Harper quand elle entreprit d'écrire la biographie de Miss Antony,[1] on peut toutefois se figurer quand on feuillette l'*Histoire* quelle fut l'ampleur de cette tâche préliminaire.

L'*Histoire du Suffrage féminin*, comprend en effet quatre volume in-octavo, de neuf cent à mille pages chacun, auprès desquels la biographie de Miss Anthony, si considérable et si détaillée qu'elle soit, paraît de dimensions modestes ! Là est évidemment la grande critique que l'on peut faire à cette œuvre gigantesque : c'est que l'on se perd dans ce monument de renseignements et de documents, et que, à part les travailleurs spécialistes pour qui elle constitue une mine inépuisable, le public, les gens pressés, les suffragistes qui ne peuvent faire une étude scientifique de la question, la fuient et la redoutent, alors qu'une publication de dimensions plus restreintes leur aurait rendu de grands services. Oeuvre de bibliothèque, encyclopédie, et non pas livre journalier à avoir sous la main. Les trois volumes dûs à la collaboration de Miss Anthony, de Mrs. Stanton et de Mrs. Joslyn Gage comprennent la période de 1848 à 1885, et le quatrième, rédigé plus tard par Miss Anthony et Mrs. Harper, les complète par le récit des événements survenus jusqu'en 1900. C'est donc un demi-siècle d'histoire du féminisme aux Etats-Unis principalement, car si quelques chapitres sont consacrés à la Grande-Bretagne et à ses colonies, au Canada et à l'Europe continentale, les neuf dixièmes de l'œuvre ne s'occupent que du mouvement aux Etats-Unis, soit sur le terrain fédéral, soit dans chacun des Etats de l'Union séparément. Histoire extraordinairement détaillée, et dans laquelle on ne se retrouverait pas sans tout un système de table de matières à index, etc. ; compilation même plutôt que ce que nous avons coutume nous, gens de mentalité latine d'appeler histoire, avec grandes lignes directrices, considérations de portée générale, choix de documents, synthèse... Là, nous trouvons tous les textes, et de toutes les innombrables adresses, pétitions, etc., présentées aux Congrès et aux Législatures, et des débats engagés à ces occasions, de longs extraits de journaux, la reproduction *in-extenso* des discours des chefs du mouvement, de leur correspondance à cet égard : bref, ce que nous considérerirons comme de la matière pour écrire l'histoire, mais non pas comme une histoire elle-même. Il n'en reste pas moins que sous cette forme anglo saxonne, qui heurte et décourage notre conception, l'*Histoire du Suffrage féminin* a rendu un service signalé à notre cause, en en constituant en quelque sorte les archives, en prouvant par la masse même de la documentation amoncelée l'importance et l'étendue du mouvement, et en en établissant solidement les bases dans le passé. Ajou-

---

[1] Hélas !! (*Rédaction du Mouvement Féministe*).

[1] « Je pense à vous avec pitié durant ces merveilleuses et chaudes journées d'été, qui êtes courbée sous le fouet de l'énergie jamais ralentie de Susan, mais le fait qu'elle se frappe elle-même de ce fouet avec plus de vigueur que qui que ce soit nous fait regarder cet instrument avec plus d'admiration que de terreur ! » (Lettre de Mrs. Sewall à Mrs. Stanton.) — Il est certain que l'indolence et le goût du confort très marqué chez Mrs. Stanton nécessitaient parfois des mesures extrêmes de la part de Miss Anthony, qui « chambrait » son amis pour l'obliger à travailler !!

[1] « Ce que je trouvais en fait de documents rassemblés emplissait deux immenses greniers. Rangés le long des murs et montant jusqu'au toit, s'empilaient des caisses, des malles, des sacs, pleins de lettres, datant pour les plus anciennes de près d'un siècle en arrière, et attachées en paquets telles qu'elles avaient été déposées là année après année. Il y avait en outre des piles énormes de journaux, de rapports, de mémoires de toute espèce, et les agendas et cahiers de notes de Miss Anthony durant soixante ans. Les étagères étaient remplies des actes des Congrès et d'autres rapports ; il y avait encore des montagnes de revues, de magazines, de coupures de journaux à coller, le tout soigneusement mis à part, et attendant les loisirs de qui pourrait sérier et classer toute cette matière première. » (*Life and Work of Susan B. Anthony*, v. II. p. 909.

tons qu'elle se présente sous la forme luxueuse d'une impression de choix, avec une reliure de peau, et surtout avec l'attrait de belles gravures, spécialement gravées pour cette édition: environ 80 portraits de suffragistes de marque, une galerie vivante et émouvante de toutes celles qui ont travaillé, se sont dévouées et consacrées à la Cause. Il est inutile d'ajouter que cette publication coûta fort cher. Les éditeurs n'avaient assumé qu'une part des frais, et Mrs. Stanton et Gage ayant renoncé aux bénéfices éventuels de la vente pour ne pas se charger en revanche de certaines dépenses qui incombaient aux auteurs, Susan avança à elle seule plus de 20.000 dollars (100.000 francs). Heureusement qu'un legs d'une amie suffragiste, Mrs Eddy, lui permit de faire face à cette énorme dépense, ceci d'autant plus que, pour augmenter la diffusion de ces volumes, et par conséquent l'œuvre de propagande, elle décida de les vendre au-dessous de leur prix de revient trop élevé, et en fit don à ses frais aux principales bibliothèques des capitales d'Europe et d'Amérique, comme aux sénateurs américains.

(A suivre.) E. Gd.

CORRESPONDANCE

A propos du rejet du suffrage féminin.

Bâle, 21 février 1920.

La raison première, la raison profonde du rejet du suffrage féminin par les électeurs me paraît être un fait psychologique général, la répugnance de quiconque détient une parcelle de pouvoir, à l'abandonner sans lutte.

Qu'il s'agisse d'individus, de classes, de peuples ou de sexes, il faut des événements bien extraordinaires pour faire lâcher prise à qui jouit d'un droit de commander; quelquefois la violence seule en vient à bout. Le bon exemple de tant de nations possédant déjà le suffrage féminin nous dispense de ces extrémités; il y a lieu d'espérer que la persévérance suffira et que la Suisse en sera quitte pour la honte d'arriver bonne dernière.

Cet obstacle général se retrouve partout. Deux autres obstacles sont particuliers à la Suisse. Le premier consiste dans le fait que nulle part plus que chez nous, la femme est « ménagère et mère de famille ». Bien que mes voyages ne m'aient pas conduit très loin de nos frontières, j'ai constaté partout ailleurs chez la femme plus d'intérêt pour les choses qui ne touchent pas directement aux fonctions que j'ai mentionnées. Ce repli des préoccupations sur un unique intérêt, sur une seule fonction, met des œillères à beaucoup, abaisse leur point de vue, rapetisse par conséquent leur horizon et explique pourquoi les femmes de notre pays sont si difficiles à réveiller de leur léthargie. Elles ne comprennent pas, faute d'élévation, qu'on peut être une excellente mère de famille, une parfaite ménagère, tout en s'intéressant aux destinées de la communauté et en allant voter. Elles croient à une incompatibilité, alors qu'il s'agit d'un complément. Les adversaires du suffrage féminin ont basé leur propagande sur cette conception erronée. Voir à ce sujet les caricatures qui s'étalaient sur les murs de Bâle et qui furent abondamment distribuées à domicile. A ce qu'on dit, ce fut la même corde fausse qu'on fit vibrer précédemment à Neuchâtel.

Enfin, le fait que nous vivons dans « la plus vieille démocratie du monde » constitue à mon avis un obstacle à l'institution du suffrage féminin. La force d'inertie nous entraîne. Précisément parce que notre démocratie a vécu si longtemps sans le suffrage féminin, nous sentons moins que des peuples nouveau-venus à la vie politique la nécessité de faire participer la femme à la vie du pays autrement qu'en lui donnant des enfants. La durée dispose au conservatisme.

Nous avons à lutter contre trois puissants adversaires: l'amour du pouvoir, le préjugé et la force d'inertie. De plus puissants ont été vaincus; nous viendrons donc à bout de ceux-là.

Henri Pronier.

Association Nationale Suisse pour le Suffrage féminin

Nouvelles des Sections.

Genève. — Notre gros travail, ce mois, a été l'organisation dans le détail et surtout la direction dans la bonne voie de l'initiative constitutionnelle décidée et lancée à fin janvier. Un Comité spécial s'est formé, indépendamment de celui de l'Association pour le Suffrage, ce qui nous a permis de faire de la sorte appel à des forces neuves en dehors même de notre Société. Ce Comité, définitivement constitué, comprend 53 membres, dont la moitié à peu près d'hommes, et s'est divisé en quatre Commissions: des Finances, de la Presse, des Listes et des Conférences, un Bureau peu nombreux assurant l'exécution du travail administratif général. Pour donner en quelque sorte à l'initiative sa consécration officielle, et éviter en marquant ses buts toute équivoque fâcheuse à ce sujet, le Comité de l'Initiative et celui de l'Association pour le Suffrage ont fait paraître l'appel dont nous donnons le texte plus haut, et qui a été largement communiqué à la presse et affiché en ville. La Commission des Listes adresse un pressant appel à toutes les personnes de bonne volonté qui voudraient l'aider dans son travail considérable pour recueillir des signatures, et celle des Finances sera reconnaissante de toutes les contributions aux frais de la campagne (compte de chèques postaux I. 2095). — Le dernier thé suffragiste de l'hiver a eu lieu le 1er mars et a réuni un nombreux auditoire attiré tant par la compétence de M. Maurice Veillard que par le sujet traité: *Le rôle de la femme dans la lutte contre l'immoralité.* Cette très captivante causerie a été suivie d'un échange de vues qui a montré à quel point cette importante question était prise à cœur. E. Gd.

Vaud. — Lausanne a eu la bonne fortune d'entendre le 27 février, à notre séance suffragiste, la plus délicieuse des causeries. Mme Emile Exchaquet, de Montreux, nous a parlé *des droits de la femme dans la France d'autrefois*, et son exposé, si riche et si documenté, a été une véritable révélation pour plusieurs. Car on ignore en général combien de droits politiques ont été jadis possédés et exercés par la femme française. Et il est fort utile d'apprendre à connaître ce chapitre de l'histoire du féminisme dans lequel la maturité politique des femmes paraît chose si naturelle. Aussi recommandons-nous vivement cette causerie si pleine de charme à tous les suffragistes.

L. D.

A travers les Sociétés féminines

Genève. — *Union des Femmes.* — Si l'influence et la prospérité d'une société se marquent par le nombre des séances qu'elle organise, l'Union des Femmes peut être alors considérée comme en pleine floraison de forces! En effet, les conférences intéressantes se sont succédées sans interruption durant ce mois. Dans le domaine international d'abord, puisque, le 28 février, M. W. Rappard exposait magistralement à l'Aula de l'Université, devant un très nombreux public presque exclusivement féminin, l'organisation de la Société des Nations et les raisons qu'a la Suisse pour y donner pleinement son adhésion: question sur laquelle nombre de nos membres nous avaient demandé une manifestation féminine, et séance que six sociétés de femmes de notre ville avaient tenu à prendre en même temps que nous sous leurs auspices. Et il était intéressant et même significatif de constater quel élément actif peuvent mobiliser ainsi du coup nos principaux groupements féminins. — Le 4 mars, le thé de membres a été consacré, comme le précédent, à l'étude d'organisations internationales intéressant spécialement les femmes, ou qui ont leur siège à Genève; Miss Balch a exposé les buts de la *Ligue internationale des Femmes pour la Paix et la Liberté;* Mme d'Arcis a montré quels étaient les origines et le programme d'action de l'*Union Mondiale de la Femme;* puis, remplaçant Mlle Suz. Ferrière, empêchée, a parlé avec chaleur de la vaste organisation du *Save the Children Fund.* — Le 9 mars a commencé une série de causeries d'un autre genre: sous le titre: *Quelle profession choisir pour nos filles?* des professionnelles des principales carrières féminines ont aimablement accepté de venir dire les avantages et les inconvénients de leur métier, les aptitudes physiques et morales qu'il nécessite, les débouchés et les perspectives d'avenir qu'il offre, comme les meilleurs moyens de s'y préparer. (Voir le programme détaillé aux annonces.) — Le 12 mars aura lieu l'Assemblée générale de la Section de Lecture, avec une causerie d'ordre littéraire